

Dolgberg



Conception et interprétation : **Yaïr Barelli**

Lumière : **Yannick Fouassier**

Son : **Nicolas Barrot**

Contact

Administration / Diffusion : Laura Aknin – byassociationby@gmail.com - 0623606678

Dolberg s'articule autour d'expériences liées aux Variations Goldberg, traversées par Yair en tant qu'interprète. Elle porte aussi la trace d'une mémoire familiale. De la danse au geste quotidien, du chant à la parole, Dolberg construit une tension entre le classique, le trivial et le pop, et tente de révéler l'interprétation comme essence même de la chorégraphie.

LES RESSOURCES DU PROJET

Dans mon parcours d'interprète j'ai traversé plusieurs expériences liées aux *Variations Goldberg*, qui ont tissé pour moi une proximité intime avec cette musique. Il y a également un hasard amusant — « Goldberg » était à l'origine le nom de famille de mes grands-parents avant leur immigration depuis la Pologne vers Israël juste avant la seconde guerre mondiale.

Les Variations Goldberg, sont une sorte de monument de la musique classique, ainsi qu'un axe historique qui a nourri et influencé la danse contemporaine, vu les nombreux chorégraphes qui ont dansé avec cette musique.

Ces éléments m'ont amené à vouloir recomposer une danse, qui se focalise sur l'interprétation d'un « monument » musical, qui a largement influencé mon parcours personnel, directement en lien avec Steve Paxton et Jérôme Bel, et indirectement par de nombreux autres chorégraphes qui ont travaillé avec cette musique.

L'œuvre de Bach, et en particulier les *Variations Goldberg*, appelle une attention accrue aux enjeux de l'interprétation. Le gage de virtuosité que recèle l'exécution au piano de ces morceaux, ainsi que les deux enregistrements historiques et radicalement différents de Glenn Gould, au début et à la fin de sa carrière, ont participé au fait qu'il s'agit d'un « monument » de la musique classique. Ce caractère presque « sacré » de la partition exclut, de fait, toute considération sur la musique elle-même, dont la qualité est en quelque sorte admise par tous. Dans le champ chorégraphique, cette œuvre est aussi devenue un axe autour duquel des nombreux chorégraphes ont travaillé.

C'est l'aura grandiose de cette musique que je tente de chatouiller avec des outils qui ne sont pas tout à fait adéquats.

DÉMARCHE ACTUELLE

Depuis plusieurs années je concentre ma démarche sur les ressorts de l'interprétation. Je considère l'effort ou l'opération intérieure réalisée par le danseur, en temps réel, comme la matière chorégraphique elle-même. Plus le défi d'interprétation est difficile ou impossible, plus j'estime que cette matière doit devenir visible. C'est pour cela que je choisis d'interpréter ces variations à travers des tâches qui ne sont pas adéquates et dont je ne possède pas tout à fait les compétences.

Je souhaite jouer avec ce curseur de performativité, allant de moments très imaginaires à des moments très ordinaires.

Je livre mon interprétation en alternant le chant, la musique et le silence. Avec ce projet, je souhaite déployer un travail sur les limites entre l'action de chanter, le mouvement de la bouche, la danse, le son du mouvement ainsi que l'écho de la musique originale.

Travailler avec une musique classique n'implique pas forcément des compétences « techniques » conventionnelles, je tente plutôt d'accueillir une certaine « incompétence » pour rendre davantage tangibles les intentions qui sont derrière l'action visible.

De plus, la rencontre entre musique classique et références personnelles, me permet d'introduire une manière expérimentale de danser qui tente de s'approcher d'un certain chaos ou collage hétérogène d'influences, pour résister à la tendance d'établir une identité chorégraphique claire. Ces danses sont

construites à partir des traces enregistrées dans l'entraînement de mon corps et de l'imaginaire que me provoque chaque variation. Ce qui m'intéresse dans cette danse est la capacité de *zapper* d'une grammaire de mouvement à une autre, intégrant la parole et dorénavant le chant comme faisant partie de la danse.

Ainsi, la pièce veut construire une relation de tension entre deux polarités : une dimension révérencielle d'une part, qui découle de cette musique et d'un attachement à la précision du mouvement, et de l'autre, un élan plus « pop », qu'on retrouve dans le chant amateur ou dans le geste « la vague » du hip-hop. Le spectre des vocabulaires de mouvement, allant de la danse au geste quotidien, se retrouve aussi symétriquement entre le chant et la parole. De ces oppositions se dégage un nouveau terrain d'expérimentation qui permet d'être attentif au mouvement que le chant impose, comme les mouvements du visage et des postures du corps ; ou encore au dédoublement nécessaire pour diviser l'attention entre le chant et l'action physique. Il s'agit de mettre au défi l'automatisme du corps qui danse la musique en travaillant les accordages et désaccordages qui s'opèrent entre la voix, le corps et la musique.

Tous ces éléments m'amènent à croire qu'en chantant et en dansant une œuvre « classique » dans tous les sens du terme, il sera possible d'affronter le décalage produit par une interprétation réalisée par un corps contemporain avec des outils et ressources qui ne sont pas nécessairement adéquats, mais qui lui sont propres.

Utiliser cette musique comme une matière concrète pour fabriquer une danse reviendra à introduire un nouveau palier dans ma démarche qui affirme l'interprétation comme l'essence de ce que je souhaite montrer sur un plateau.



ÉQUIPE ARTISTIQUE

Yaïr Barelli est né à Jérusalem en 1981, il vit et travaille à Paris. Formé au CDC de Toulouse puis dans le cadre du programme Essais du CNDC d'Angers sous la direction d'Emmanuelle Huynh, il devient ensuite interprète pour différents artistes et chorégraphes dont Emmanuelle Huynh, Marlène Monteiro Freitas, Tino Sehgal, Jocelyn Cottencin, Christian Rizzo et Jérôme Bel.

Depuis 2010, il développe une pratique chorégraphique transversale qui interroge la matérialité du théâtre. Son travail se construit en situation, dans la rencontre avec le public, créant de fait une expérience singulière à chaque occurrence. Il crée notamment les solos *Ce ConTexte*, et *Dolberg* et la pièce de groupe *Sur l'interprétation – titre de l'instant*. Ses travaux sont présentés dans des théâtres ainsi que dans des galeries et centres d'art, parmi lesquels Actoral Marseille, Musée de la danse Rennes, Next Valenciennes, MC2 Grenoble, Plastique Danse Flore Versailles, Parc Jean-Jacques Rousseau Ermenonville, Rencontres Parallèles Marseille, Artdanthé Vanves, La Galerie Noisy-le-sec, FIAC Paris, Power Station of Art Shanghai. Il conçoit sa première exposition personnelle *Ça commence, la lumière change, une belle musique arrive* en 2018 à Bétonsalon à Paris. Son film *S'arrêter* a intégré la collection publique de la Ville de Paris – FMAC en 2016.

Yannick Fouassier Régisseur au Théâtre de la Cité Internationale pendant trois saisons (1990-1993).

A accompagné depuis certains travaux des chorégraphes : Loïc Touzé, Jennifer Lacey, Emmanuelle Huynh, Martine Pisani, Claudia Triozzi, Rémy Héritier, Annabelle Pulcini, Laure Bonicel, Deborah Hay, Hélène Iratchet, Yves-Noël Genod, Marlene Monteiro Freitas, Cécilia Bengolea, François Chaignaud, Trajal Harrell, Latifa Laâbissi, Sylvain Prunenec... et des metteurs-en-scène Fanny de Chaillé, Marie Vayssière, Eric Didry, François Wastiaux, Pierre Maillat...

Nicolas Barrot Parallèlement à un parcours de musicien professionnel (notamment batteur du groupe rock Les Tétines Noires dans les 90's), Nicolas Barrot (alias nikko ou M. Spoon en tant que chanteur ou compositeur) a toujours pris un malin plaisir à brouiller les pistes: On le retrouvera donc directeur du festival OFF de danse de Montpellier et de la salle « La Kopé », chanteur, compositeur de musiques de spectacles ou de films, performer, crooner, créateur lumières, régisseur son, vidéaste. C'est en tant que Régisseur Général et Directeur Technique pour de nombreuses compagnies de Danse et de théâtre qu'il agit le plus souvent maintenant (D' de Kabal, Marie Vialle, Thierry Ballasse, Dieudonné Niangouna, Alain Buffard, Vincent Dupont, Philippe Quesne, Gisèle Vienne, Grand Magasin, Olivia Grandville, Anne Collod / Anna Halprin, Martine Pisani, Laure Bonicel, Fanny de Chaillé, Cédric Gourmelon, DD Dorvillier, ...).

Il joue actuellement dans le groupe punk-rock « Le cri du patron », ainsi que dans « The Wheels Orchestra », son nouveau concert pour 30 magnétophones à bandes. Il participe activement à la reformation des Tétines Noires qui repartent en tournée à partir de juin 2018.

Depuis deux ans, il est codirecteur et co-programmateur du Figuière-Festival à La Londe-les-Maures (Var) festival de formes contemporaines avec Christine Bombal son épouse: figuiere-festival.com

Remerciements : Katerina Andreou et Jean-Baptiste Veyret-Logerias

CREDITS

Production : by association

Coproductions : le Musée de la Danse / CCN de Rennes et de Bretagne, CCN Caen en Normandie

Accueil en résidence : Théâtre de Vanves, Micadanses, CND Centre national de la danse

Avec le soutien de la DRAC Ile-de-France, d'Arcadi Ile-de-France et de l'Institut français de Chine

Le projet est soutenu par l'Onda pour sa diffusion.

Crédit photos: © Lili Zhang / Musée Power Station of Art, Shanghai



Festival Trente-Trente "Dolberg" et "Florhof", deux variations inspirées...

Explorateur de genres hybrides, c'est ici à deux manifestes artistiques d'inspiration différente que le Festival des Rencontres de la forme courte nous convie. Si les supports ne sont pas les mêmes - une pratique transversale de la chorégraphie pour l'un, une installation plastique pour l'autre -, les deux artistes partagent la même propension à se connecter à leur expérience intérieure pour exprimer en électrons libres ce qui fait œuvre en eux.

Par Yves Kafka, le mardi 29 Juin 2021

"Dolberg" de Yair Barelli est traversé par les Variations Goldberg de Jean-Sébastien Bach dont les petites notes s'égrènent au rythme des improvisations tous azimuts de l'artiste insaisissable. Semblant s'échapper du piano imposant trônant en coin de scène, la partition originelle - qui s'ingénie à développer en boucle les mêmes motifs à peine décalés aboutissant au même point - sert de matrice aux propres évolutions de l'artiste israélien installé à Paris.

Prenant la mesure de ces arias envoûtantes, "pré-texte" et texte de son projet vocal et dansé, le chorégraphe danseur chanteur les "interprète" en transgressant allègrement les frontières entre musique classique vénérable, musique pop déjantée et mimes appuyés au gré de ses fantaisies débordantes de ressources en tous genres. Ainsi, après s'être saisi du pied du micro comme aurait pu le faire Iggy Pop ou encore le chanteur mythique du groupe Queen, Freddie Mercury (avec lequel il cultive une ressemblance physique, cf. la moustache et le marcel), il éructe à pleins poumons avant de "faire corps" avec les notes de Bach... à sa manière "dé-concertante".

Crispant chacune de ses fesses tour à tour, il bat la mesure au rythme de la musique sacrée. Mais loin de s'arrêter là, il persiste dans la veine de son œuvre corporelle à haute puissance expressionniste en sollicitant ses biceps dont les contractions et décontractions n'ont rien à envier aux pulsations d'un métronome. Le meilleur restant cependant à venir... Des tressautements alternés de ses pectoraux rythmiques, à faire pâlir d'effroi l'entre-soi du public des concerts classiques, morceau de bravoure à inscrire dans les anthologies musicales et de salles de sport.

Yair Barelli excelle dans son "interprétation" à la fois millimétrée et profondément libre de la partition de Bach. Il peut tout autant chanter et danser sur les pointes que s'emparer d'un extincteur et s'affubler d'une perruque à longs cheveux noirs d'une star de hard rock... Il devient grave lorsqu'il évoque l'histoire de ses grands-parents, Juifs polonais, ayant été contraints de changer de nom pour échapper à l'holocauste. Il rappelle alors que quelque chose de nous est pris dans les rets du signifiant dont on hérite : le patronyme de ses aïeux continue de "résonner" en lui, il est le même - Goldberg - que celui des Variations.

Lui et ses ancêtres, attaches patronymiques archaïques et détachements interprétatifs présents, ainsi il y va des partitions de Bach résonnant à distance sur un clavecin à deux claviers. On part là encore du point des origines pour revenir, après un long cheminement aventureux, au même point : la boucle est bouclée... À nous maintenant d'en interpréter notre propre partition sur le clavier personnel de nos envies, rien n'étant jamais achevé... comme l'avait voulu en son temps le divin cantor en écrivant ses Variations Goldberg.

Le spectacle "Dolberg" a été vu dans le cadre du Festival Trente Trente de Bordeaux-Métropole (du 8 juin au 3 juillet 2021) à l'Atelier des Marches du Bouscat-Bordeaux, lors de la soirée du lundi 21 juin à 20 h.

Toute La Culture.

Au 21e festival Artdanthé, Yaïr Barelli danse Bach entre humour, intelligence et maestria

10 avril 2019 | PAR [Geoffrey Nabavian](#)

Au [Théâtre de Vanves](#), alors qu'[Artdanthé](#) se poursuit, le danseur [Yaïr Barelli](#) offre à nouveau à voir son travail sur les Variations Goldberg de Bach, qui convainc par son intelligence et son énergie puissante et rigolarde.

Dans *Dolberg*, spectacle dansé déjà présenté au festival [Faits d'hiver](#) 2019, [Yaïr Barelli](#) se mesure à un chef-d'oeuvre de la musique classique, signé **Jean-Sébastien Bach**. Il affirme vouloir d'une part faire la révérence, à travers son corps, à ces **Variations Goldberg**, et d'autre part, les « chatouiller avec des outils qui ne sont pas tout à fait adéquats ». Objectifs bien atteints : entre maestria corporelle et humour intelligent, pas dans la retenue, sa pièce, très en recherche, exploite bien son sujet et s'avère marquante au final.

Le mardi 9 avril au soir, au sein d'[Artdanthé](#), festival qui donne à voir des spectacles mettant le corps au centre de la recherche, *Dolberg* était précédé de *WRECK*, proposition conçue par [Pietro Marullo](#), qui entendait mêler danse, performance, arts plastiques et son pour atteindre à un maximum d'ouverture, pour que « la polysémie se développe », et parle d'aujourd'hui, à chacun. *Dolberg* fait preuve d'**une volonté d'ouverture, de franchissement des limites des formes**, assez similaire. Seul sur scène, Yaïr Barelli se meut déjà alors que les spectateurs s'installent. Puis il commence à s'échauffer les cordes vocales, et prend tout à coup la parole d'une voix discrète, pour expliquer le projet : on remarque que sa manière de « donner les infos techniques » recèle, d'emblée, une part de jeu.

Entre danse brillante et commentaire

Au cours de l'heure qui suit, les pensées et émotions des spectateurs peuvent pleinement s'ouvrir, car Yaïr Barelli « joue » vraiment : il ne se contente pas de danser, de façon experte, sur les *Variations Goldberg*, qui sont diffusées en audio. Non content d'effectuer tous ces mouvements avec des yeux mi-concentrés mi-sidérés, il **fredonne, éclate de rire sur la musique, abandonne les pas classiques pour d'autres styles, et esquisse même une danse avec un extincteur, qui se déclenche**, comme un symbole délirant du projet du spectacle.

On suit donc l'artiste avec passion dans cette tentative rigolarde d'interprétation d'une oeuvre avec le corps. Et l'on perçoit bien à quel point **son usage de gestes et de procédés inattendus permet à cette pièce de se commenter elle-même**, en direct. Entre subtils décalage et virtuosité pure, *Dolberg* atteint à quelques morceaux de bravoure : on garde en tête cet instant où le danseur ose interpréter physiquement la musique au moyen des muscles de ses fesses, puis de ses bras, et enfin de son torse.

En quelques endroits arrive le calme physique total : en saisissant alors à la volée quelques notes de la musique, qui continue, on a le loisir de les trouver bien belles, en effet, ces *Variations*. On salue également, au final, les exceptionnelles qualités d'interprète de Yaïr Barelli, aussi puissant techniquement que charismatique et jusqu'au-boutiste lorsqu'il convoque ses instincts de *performer*. On suit donc le spectacle qu'il nous propose avec grand bonheur, même si le versant histoire familiale qu'il recèle – « Goldberg » était le nom de ses grands parents, juifs ayant quitté la Pologne avant la Seconde Guerre mondiale, et ayant au passage modifié leur patronyme – pourrait y tenir un peu plus de place. Peut-être la pièce, marquée par beaucoup de réflexion, est-elle appelée à se modifier encore et encore...

Dolgberg – Théâtre de Vanves

Yaïr Barelli dans sa création propose une association de ses passions pour la danse, la musique et son histoire personnelle. Dans une chorégraphie très surprenante, il mêle l'improbable, le surprenant et le drôle avec une facilité déconcertante.

Avec des faux airs de Freddy Mercury, Yaïr Barelli occupe l'espace pendant l'arrivée des spectateurs dans la salle. En fond sonore, ce n'est pas « Bohemian Rhapsody » que nous entendons mais les variations Goldberg de Bach. Une partition considérée comme des oeuvres les plus importantes écrites pour clavecin à deux claviers. La musique est d'une infinie richesse avec son harmonie, son rythme avec une technique contrapuntique novatrice. Inlassablement l'air revient encore et encore mais jamais vraiment de la même façon. Parfois le danseur la fredonne, chante les notes, les joue au piano... et le reste du temps on entend en fond sonore la musique. Une excuse pour l'artiste d'occuper l'espace et de laisser toute la place au corps de s'exprimer, avec une très grande liberté.

Impossible de douter de la maîtrise de Yaïr Barelli sur ces mouvements. Même si certains paraissent hasardeux, on constate leur véritable perfection. Et si le doute venait à vous traverser l'esprit, une étonnante et drôle parade musculaire s'offre à nos yeux ébahis. Les notes de Jean-Sébastien sautillent tout comme les muscles pectoraux, biceps et muscles fessiers. Une dérision qui apporte de la fraîcheur à une musique très rigoureuse. Un tempo qui connaît des ruptures tout comme celle du groupe Queen. La tenue et le maquillage ne sont pas choisis innocemment. Cette tunique moulante blanche n'est pas sans rappeler l'exubérance de Freddy Mercury tout comme cette danse avec le micro qui rappelle le concert mythique du groupe au stade Wembley en juillet 1986. Il fait également un clin d'oeil au faune de Nijinski. Les références, bien entendu, ne s'arrêtent pas là. On trouve même des mimes de la « La Joconde » de Léonard de Vinci ou « Le Désespéré » de Gustave Courbet.

Il ne s'interdit absolument rien et va même jusqu'à vider un extincteur sur scène. Impossible à dire que Yaïr Barelli n'a pas le sens de la mise en scène et de la dérision. Il sait parfaitement jouer l'idiote lui permettant de conquérir l'affection du public qui rit de bon cœur. La danse devient prétexte à une performance déroutante et étonnante. Le tout mis en lumière par Yannick Fouassier qui sublime la folie douce du danseur. Il sait l'accompagner soit avec délicatesse ou soit avec peps. Et surtout, il permet de diriger notre regard sur les yeux de l'artiste qui nous prend souvent à partie. D'autant plus quand il commence à se lâcher complètement. Il se met à aboyer comme un chien ou il porte une perruque pour secouer la tête tel un chanteur de métal.

Vous l'aurez compris, un spectacle singulier dont on ressort surpris et enchantés.

By : Noctenbule

Dolgberg, Yaïr Barelli

Par [François Maurisse](#). Publié le 23/01/2019

Après *Sur l'interprétation – titre de l'instant* qui faisait voler en éclat le dispositif spectaculaire, ouvrait grand la porte du plateau aux spectateurs, déjouait leurs attentes et diluait leurs attentions, le chorégraphe Yaïr Barelli revient, avec son dernier solo *Dolgberg*, à une forme plus conventionnelle. Il y tisse son histoire personnelle avec une mise en scène de soi et brode une série d'exercices de style sur le canevas des mythiques *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach. Ces pièces courtes pour clavecin font ici office de socle sur lequel ont pu se déployer des siècles d'histoire de la musique savante occidentale, mais aussi le récit intime d'un danseur et performeur, traversé et habité par de multiples influences.

Dans la carrière d'un artiste, il y a parfois de curieux hasards, des jalons qui reviennent, le guident et le hantent. En 2007, un premier solo de Yaïr Barelli s'appelle déjà *Aria en trois variations*, et procède à une écriture du mouvement musicale, profondément ancrée dans les harmonies et les contrepunts de Bach, dansée sur la clef de voûte des *Variations Goldberg* et en silence. Dernièrement, à l'occasion d'une reprise de rôle dans le mythique *Jérôme Bel*, performance éponyme du Robespierre de la danse contemporaine, il doit apprendre par coeur l'intégralité de ces *Variations* pour les chanter *a cappella* pendant toute la durée de la pièce. Aussi, le chorégraphe nous apprend que ces grands parents polonais, pour échapper à l'holocauste, décident d'effacer leur nom, Goldberg, lorsqu'ils rejoignent Israël. Lui, comme beaucoup d'enfants de la troisième génération d'israéliens, décide de faire la route en sens inverse et de revenir faire sa vie en Europe.

Le point de départ semble se cristalliser dans ce noeud. Comment s'emparer de la référence ? Comment s'en servir comme d'un levier ? Comment en faire quelque chose de véritablement à soi ? En nous laissant penser que la première partie de son histoire n'était qu'un échauffement, avec *Dolgberg*, Yaïr Barelli entre, dans un plaisir manifeste, sous les aveuglants feux de la rampe. Devant l'assemblée des spectateurs, largué sur la blancheur immaculée du tapis de danse, le performeur reste *a priori* désemparé. Alors que les *Variations* défilent en fond sonore, dans un arrangement presque spectral, une galerie de personnages défile au plateau, au gré de l'effeuillage du danseur qui tente coûte que coûte d'incarner ces pièces à la virtuosité modèle et incontestée. Il en chantonne certaines à pleins poumons pour convoquer l'héritage de Jérôme Bel, certaines sont dansées, l'air hébété, bouche entrouverte et regards dans le vide pour rappeler plutôt la gestuelle de la capverdienne Marlene Monteiro Freitas, avec qui il a collaboré pour *Paraíso – colecção privada* en 2012.

Mais c'est sans doute quand l'interprétation se fait plus personnelle, quand les séquences sont plus anecdotiques certes, mais plus fantaisistes, que l'exercice se transcende. Quand le chorégraphe performe une variation en contractant par intermittence les muscles de ses fesses, ses biceps et ses pectoraux, c'est une manière de témoigner de l'inscription profonde de la partition musicale dans le corps. Quand il singe une scène *western* en adoptant la gestuelle signature du faune de Nijinski, il trouble son propre rapport aux idoles, aux canons et à la virtuosité. Cette dernière qu'il finit par fracasser lourdement sur le plancher du vernaculaire lorsqu'il s'épuise dans une imitation troublante d'un Freddie Mercury en bête de scène, hurlant avec son vibrato caractéristique les notes d'une des variations en direction du public, affublé de son collant blanc et de sa moustache surannée.

La performance s'éparpille, déplie une multitude de pistes sans jamais tout à fait laisser le temps à chacune d'exister, essoufflée à la poursuite des notes enlevées de Bach, comme si les références filaient entre les doigts du chorégraphe à mesure qu'il tentait de les égrener. Les canons, contrepoints, échappées et harmonies tendues tout au long des *Variations Goldberg* se résolvent finalement dans un ultime morceau à la perfection formelle indiscutable, l'*Aria*. C'est ce morceau que Yair Barelli interprète posément, en guise de conclusion sur le piano qui jusqu'alors était resté muet au plateau. Et si le bagage parlait suffisamment de lui-même ? Et si la tentative d'incarnation ne trouvait de soulagement que dans une franche accolade avec la référence ?

Vu à micadanses, dans le cadre du festival faitsdhiver. Conception et interprétation Yair Barelli. Son Nicolas Barrot. Lumière Yannick Fouassier. Photo © Lili Zhang

